

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse
Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte
Band: 3 (1909)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

A. Bossert, Johann Calvin. Deutsche Ausgabe, besorgt von Prof. Dr. Hermann Krollick. Mit dem Bilde des Reformators. Gießen, Töpelmann, 1908. 176 S. broch. 3 M. 60 Pf. geb. M. 4.50.

Die Literatur über den Genfer Reformator ist eine fast unübersehbare. Seit den Zeiten Bezas hat die eigenartige Person des welschen Reformators Theologen und Historiker fortwährend beschäftigt. Zu den bisherigen Biographien von Beza, E. Stähelin, Kampschulte, Bordier, Zahn, Schaff, R. Stähelin, Doumergue, Walker und den zahlreichen Aufsätzen von Cornelius zur Geschichte Calvins, wobei Franzosen, Deutsche und Engländer ungefähr gleich beteiligt sind, kommt als neueste der kurze Abriß, den Bossert, Professor für deutsche Sprache an der Ecole nationale supérieure des Mines in Paris, für die Serie der Grands Ecrivains Français (Paris, Hachette 1906) verfaßt hat. Das gefällig und leidenschaftslos geschriebene Büchlein Bosserts hat bei Franzosen und Deutschen eine gute Aufnahme und günstige Beurteilung, wenn auch nicht rückhaltlose Zustimmung gefunden. Es kommt darin mehr der Theologe als der Politiker, mehr der Franzose als das Haupt der Genfer Kirche zum Ausdruck, und bei aller scheinbaren Objektivität dürfte doch die Kritik an vielen Punkten schärfer einsetzen. Verfasser befleißt sich einer fast fragmentarischen Kürze, ist in Quellen und Literatur trefflich bewandert, hat aber die Tendenz, Calvin fast ausschließlich auf Grund seiner eigenen Schriften und Äußerungen und unter starker Hintersetzung des übrigen Quellenmaterials zu schildern. Die apologetische Tendenz ist nicht aufdringlich, zieht sich indessen durch das ganze Buch, läßt Calvin viel milder, menschlicher und weniger unnahbar erscheinen, als es nach den meisten bisherigen Biographien der Fall war. Das Milieu wird fast gar nicht, die Beziehungen zur Eidgenossenschaft viel zu wenig berücksichtigt. Das unedle Verhalten Calvins gegen Servet wird zu rechtfertigen und seine Härte zu entschuldigen gesucht mit dem Satz: « Der Mensch in ihm war nicht grausam, aber der Theologe war unerbittlich » (119). Immerhin wagt Verf. nicht, seine persönliche Schuld an der Hinrichtung Servets zu bestreiten. Es zeugt nicht gerade von historischer Gründlichkeit, wenn in der Einleitung geschrieben wird, daß Zwingli im gleichen Jahre (1517), wie Luther seine Thesen angeschlagen, « in Zürich von der Kanzel zu erklären begonnen, daß er keine andere Richtschnur des christlichen Glaubens anerkenne als den urkundlichen Text des Evangeliums ». Bekanntlich eröffnete Zwingli erst im Januar 1519 seine Tätigkeit in Zürich, und dann dauerte es erst noch ein paar Jahre, bis er mit seinem Reformprogramm an die Öffentlichkeit trat. Die Übersetzung ist sprachlich

eine vorzügliche Leistung. Der Übersetzer hat zur Arbeit des Verfassers noch wertvolle Anmerkungen mit Erläuterungen hinzugefügt und die schätzbare Bibliographie noch ergänzt.

A. Büchi.

Arthur Piaget, archiviste de l'Etat de Neuchâtel. **Documents inédits sur la Réformation dans le pays de Neuchâtel**. Tome 1^{er}, 1530-1538. 603 p. grand in-8^o. Neuchâtel, imprimerie Wolfrath et Sperlé, 1909. Forme le IV^{me} volume des inventaires et documents publiés par les Archives de l'Etat de Neuchâtel.

Ce livre, dont le nom seul de l'auteur est une recommandation, attire à première vue, par l'élégance de l'impression, par l'ordre qui y règne, et par l'abondance des tables, qui en rendent l'étude facile. A l'examiner de plus près, on ne tarde pas à se convaincre que les documents y sont publiés avec une rigoureuse exactitude, et que plusieurs d'entre eux ont une sérieuse importance. Cinq ou six seulement, sur 170, ont été précédemment édités, mais si mal ou si incomplètement, que le titre d'inédits leur sied assez bien. M. Piaget a laissé à tous les textes leur forme originale, leurs particularités, nous dirions volontiers leurs extravagances orthographiques. Il a bien fait. Le français du XVI^{me} siècle, dans nos pays autant et plus qu'ailleurs, est si capricieux, qu'en voulant lui donner un peu d'uniformité, on s'expose à le défigurer tout à fait.

La même délicatesse scrupuleuse qui a fait respecter les moindres détails de graphie, a commandé à l'éditeur de tout publier *in-extenso*, même les passages attristants ou scandaleux. De ceci encore, nous le félicitons. Il n'y a qu'une seule manière de préparer l'histoire vraie, c'est de dire les choses comme elles sont. De même qu'il n'y a qu'un moyen de porter un jugement juste, c'est d'entendre tous les témoins. On abusera des textes ainsi divulgués, nous le craignons bien. On les exploitera. Plusieurs les utiliseront à leur façon, donnant plus de valeur à celui-ci ou à celui-là, selon leurs propres intérêts. Les historiens sérieux garderont une sage réserve. Ils complèteront les affirmations les unes par les autres. Ils ne confondront pas un texte authentique avec un texte véridique. Dans une époque aussi tourmentée que celle de la Réforme, il est impossible qu'on n'ait pas menti de part et d'autre. N'est-ce pas un exemple instructif — pour ne citer que celui-là — que le cas de cette Jäqua Barrelet (page 200) accusant le vicaire de Môtier, Clément Perrot, de lui avoir fait violence, et reconnaissant ensuite que l'accusation est une pure calomnie, inspirée par des réformés du Val-de-Travers ? Une affaire de ce genre nous invite à ne pas prendre pour parole d'Evangile toute déposition, même très accablante, contre un adversaire.

Nous n'avons pas du reste à entrer dans le détail. Le livre de M. Piaget nous parvient au moment où ce numéro de la *Revue* va sortir de presse. Nous avons désiré le faire connaître au plus tôt, quitte à en parler trop brièvement et trop superficiellement. Il constitue une importante contribution à l'histoire de la Réforme dans notre pays. Cette histoire reste à

faire, chacun le sait. Elle ne pourra voir le jour qu'au moment où tous les documents importants seront publiés, ou du moins accessibles. Il faudra alors, pour mener l'œuvre à bonne fin, un homme assez large d'esprit pour comprendre les opinions différentes de la sienne, assez indépendant pour dévoiler même ce qui pourrait contrarier ses amis, assez impartial pour distinguer avec soin l'essence d'une religion sainte et bienfaisante et les abus commis par ses partisans. Lorsque cet homme viendra, les livres comme celui de M. Piaget seront son premier instrument de travail, son *vade-mecum*.

M. Besson.

Kaspar Hauser, Das Augustiner - Chorherrenstift Heiligenberg bei Winterthur (1225—1525). — (Neujahrsblatt der Stadtbibliothek Winterthur 1908.)

Aus dem Titel der vorliegenden Arbeit zu schließen, wäre das infolge der Reformation eingegangene Stift Heiligenberg bei Winterthur ein solches regulierter Augustiner-Chorherren gewesen. Tatsächlich trifft dies aber nicht zu. Vielmehr handelt es sich um ein *weltliches* Chorherrenstift. Dies ergibt sich mit absoluter Gewißheit aus den Urkunden, in denen das Gotteshaus gewöhnlich als «ecclesia Sancti Montis, de Sancto Monte — ecclesia Sancti Jacobi in Sancto Monte, die an demselben wirkenden Geistlichen als prebendarii (Pfrundherren), jedoch nie als canonici regulares bezeichnet werden. Dafür spricht auch die ganze innere Organisation, nicht zuletzt die Stellung der Patronatsherrn.

Das Stift ist eine Gründung des Grafen Ulrich III. von Kiburg († 1227) und dessen Söhnen Hartmann IV. und Wernher († 1228), entstanden im dritten Dezennium des 13. Jahrhunderts. Der Stiftungsbrief ist leider nicht mehr vorhanden, wohl aber die von den Stiftern aufgestellten Statuten in der Bestätigung des Grafen Rudolph von Habsburg vom 12. Juni 1273 (Z. U. B. Nr. 1526; ferner Nr. 1768 und 1950), neben der sogenannten Prokuratorordnung vom 2. Oktober 1479 unstreitig das wichtigste Aktenstück, das wir über das Gotteshaus besitzen. Sie ermöglichen einen Einblick nicht nur in die Organisation, sondern auch in das Verhältnis zum Patron.

Anfänglich scheint Heiligenberg mit vier Pfründen dotiert gewesen zu sein. In der Folge kamen noch einige dazu. Mehr als sechs Pfrundherren hat das Kollegium indessen niemals gezählt. Darin inbegriffen ist der leitende Priester, der den Titel plebanus (Leutpriester) führte. Dieser war der Rectore ecclesiae. H. ist im Irrtum, wenn er meint (S. 16) : « Von Rechts wegen fehlte hier das Mittelglied eines Kirchherrn. » Überhaupt ist er sich über das Wesen der Stiftskirche nicht recht klar. Dies beweist der folgende Satz : « Die Kirche St. Jakob auf dem Heiligenberg war nicht eine Kapelle, ein Bethaus oder eine Nebenkirche, sondern eine Pfarr- oder Leutkirche, in welcher alle gottesdienstlichen Handlungen, namentlich Taufe und Begräbnis vorgenommen wurden. In mehreren Urkunden wurde sie ausdrücklich Pfarrkirche genannt » (S. 10). Die Belege für diese Behauptung hat er jedoch nirgends beigebracht. Gewiß ward in der Regel

in den mittelalterlichen Stiftskirchen neben dem Chor- auch Pfarrgottesdienst gehalten, die Stiftskirche war somit zugleich auch Pfarrkirche, hatte also einen besondern Pfarrsprengel. Wie steht es nun bei Heiligenberg? Pfarrkirche von Winterthur war St. Laurenz. Die Stadt hat von jeher nur eine Pfarrei gebildet. Wo lag dann der zu St. Jakob gehörige Sprengel? Oder war die Stadtkirche dem Stift inkorporiert? Oder endlich stand auf dem Heiligenberg eine Wallfahrtskirche? Erst nach einläßlicher Prüfung all' dieser Fragen auf Grund des überlieferten Materials wird es möglich sein, den Charakter der Stiftskirche St. Jakob zu eruieren. Eine bestimmte Antwort gibt der Verfasser nicht. Auch andere wichtige Punkte übergeht er mit Stillschweigen, so die Stellung des Gotteshauses zum Diözesanbischof. Der kirchlichen Rechtsgeschichte erwächst aus Hausers Schrift mithin wenig oder kein Gewinn. Sie beschränkt sich auf eine fleißige Zusammenstellung des in den Urkunden enthaltenen historischen Stoffes. Dem « Verzeichnis der Leutpriester und Chorherren » (S. 78-79) ist beizufügen, daß der zu 1294 aufgeführte Leutpriester Bilgrin auch 1298 noch in derselben Eigenschaft vorkommt (Z. U. B., Nr. 2435), ferner zum J. 1375 Johannes Hoppeler — « Her Johans Hopler, chorher uf dem hailigen berg ze Winterthur » — Urk., dat. 1375 Februar 27., Or. St. A. Z., Rüti Nr. 60).

Dr. Robert Hoppeler.

Hermann Lauer, Geschichte der katholischen Kirche im Grossherzogtum Baden von der Gründung des Grossherzogtums bis zur Gegenwart. Freiburg, 1908. Herder XII und 382 S. 3 M. 20.

Ob der Vorwurf der Inferiorität der Katholiken wirklich für die Gegenwart berechtigt ist und zutrifft, lassen wir dahingestellt; Tatsache aber ist es, daß er eine historische Berechtigung besitzt, daß er mit Grund zu gewissen Zeiten im 19. Jahrhundert erhoben werden konnte. Aber freilich, der Grund dieser Inferiorität gereicht der Kirche nicht zur Schande. Die Kirche trifft wahrlich keine Schuld, daß sie im 19. Jahrhundert einer Ausplünderei und Beraubung anheimfiel, wie sich ähnliches kaum jemals in der Geschichte ereignet hat. Es ist tief zu bedauern, daß diese Tatsache den Katholiken, sowohl den Gebildeten wie den breiten Volksschichten, viel zu wenig bekannt ist, daß die Folgen dieser Ausplündierung, dieser mit größter Rohheit durchgeföhrten Beraubung in den Geschichtswerken gar nicht gehörig zur Darstellung gelangen, daß es kaum bekannt ist, was die in voller Blüte stehenden Klöster und Ordensgenossenschaften alles zu leiden hatten in jenen Tagen einer zwar nicht blutigen, aber doch außerordentlich grausamen Verfolgung. Das allein ist schon ein großes Verdienst, daß das vorliegende Buch über die Aufhebung der badischen Klöster von 1802-1810 Licht verbreitet und auf die dadurch dem kirchlichen Leben erwachsenen Schädigungen wenigstens mit einigen Worten eingeht. Die Aufhebung der Klöster war in der Tat die eigentlichste und tiefste Ursache alles Elendes, des ganzen Unglücks, das über die katholische Kirche im 19. Jahrhundert hereingebrochen. Seit diesen Tagen haben die antikatholischen Geistesströmungen in Politik, gesellschaftlicher Stellung, im wirt-

schaftlichen, künstlerischen, wissenschaftlichen Leben, auf allen Gebieten der Kultur die umstrittene Vorherrschaft der Kirche, und ist ein bestimmender Einfluß verloren gegangen. Sie ist in der Tat rückständig geworden, weil sie, aller natürlichen Hilfsmittel entblößt, kaum ihr Leben zu retten vermochte. Alle die großen Kämpfe um Sein und Nichtsein, welche die Kirche im Großherzogtum Baden im 19. Jahrhundert zu bestehen und siegreich durchführte, bilden den Inhalt des Buches, das wir hier rezensieren. Sagen wir es gleich heraus: das Buch ist ein ganz treffliche Leistung, kurz, klar, prägnant, geistreich, frisch und spannend schildert es die Geschichte der katholischen Kirche in Baden im 19. Jahrhundert. Es gibt einen trefflichen Überblick über alle kirchenhistorischen Ereignisse in diesem Land und in dieser Zeit. Nirgends ermüden die Ausführungen, überall bleibt der Verfasser interessant, er berücksichtigt alle, auch kleinere Ereignisse und verliert sich doch nirgends in bedeutungslosen Detailsachen. Seine Charakterisierung der Personen und Zustände ist vollständig objektiv, in keiner Weise voreingenommen, er tritt mit seiner persönlichen Anschauung nie hervor und doch hat das Buch Charakter und Eigenart. Mit einem Wort, wir haben in Lauers Geschichte der katholischen Kirche in Baden ein Buch vor uns, das nach modern wissenschaftlicher Methode geschrieben ist und auf einen bleibenden Wert Anspruch erheben kann. Dabei ist das Buch so geschrieben, daß es trotz der echt wissenschaftlichen Behandlung des Stoffes auch für alle, die einigermaßen wissenschaftliche Interessen besitzen, aber über keine akademische Bildung verfügen, sehr wohl verständlich ist, daß auch Lehrer, Kaufleute, Techniker es mit Genuß und Interesse lesen können. Auf den Inhalt des Buches näher einzugehen, hätte keinen Zweck. Wer vertraut ist mit den Vorgängen kirchenpolitischer Natur in Baden während des 19. Jahrhunderts findet hier eine Darstellung, an der er inhaltlich nichts auszusetzen hat. Probleme historischer Art gibt es hier keine; es besteht über den Gang der Ereignisse volle Gewißheit. Die hauptsächlichsten Akten sind alle bekannt und mehrfach schon publiziert worden. Was wir also bei einem darüber handelnden Buch vor allem ins Auge fassen, ist die Art und Weise der Darstellung und diese verdient in unserem Buch recht gute Prädikate. Es bietet ein Muster für historisch-wissenschaftliche Untersuchungen dieser Natur und wünschen wir nur, einer unserer Historiker, z. B. Wymann in Altdorf, oder eine andere bewährte Kraft, würde uns mit einer im gleichen Umfang gehaltenen Geschichte der katholischen Kirche in der Schweiz im 19. Jahrhundert erfreuen, — freilich gerade so viele Male schwieriger, als die Schweiz mehr ganz oder halb selbständige Staaten in Vergangenheit und Gegenwart zählt, wie das Großherzogtum Baden.

H.

San Carlo Borromeo nel terzo centenario della canonizzazione MDCX-MCMX. Redaktion und Administration: Via S. Andrea Nr. 10, Milano. Illustrierte Monatsschrift, Folio, 16 S. Abonnement per Jahr: 6 Fr. 50 Ct.

Mit dieser Monatsschrift eröffnet der Klerus von Mailand bereits die Festlichkeiten, welche auf den Anfang November 1910 zur Erinnerung an

die Kanonisation Karl Borromeos geplant sind. Dieser Heilige hat sich um das geistige Leben der katholischen Schweiz unsterbliche Verdienste erworben ; die Feste der Mailänder Kirche werden daher auch in unsren Gauen einen freudigen Widerhall finden. Die vorliegende Zeitschrift ist auf zwei Jahre berechnet und wird zum mindesten je acht Illustrationen enthalten. Dadurch ist die Möglichkeit geboten, besonders den verschiedenen Formen der Verehrung des hl. Karl eine größere Aufmerksamkeit zu schenken und dieselbe in angenehmer Weise zu veranschaulichen. — Die Redaktionskommission ist gebildet aus folgenden fünf geistlichen Herrn : Großpönitentiar Dr. Karl Gorla, Präfekt Dr. Achilles Ratti, Prevost Dr. Karl Pellegrini, Prof. Joseph Nogara, Koadjutor Dr. Caesar Orsenigo. Der Letztgenannte wird jeweilen fortlaufend ein Stück aus dem Leben des hl. Karl bieten, dann folgen schon im ersten Heft Artikel verschiedener Art, die hier genannt sein sollen : San Carlo e il Cardinale Cesare Baronio ; San Carlo e l'educazione della prima età ; Una cappella dedicata alla natività di San Carlo Borromeo ; Una grazia ottenuta nel 1620 per intercessione di San Carlo Borromeo ; Le medaglie di San Carlo ; Le illustrazioni ; Notizie ed appunti ; Communicazioni ufficiali. Die Aufsätze über die Medaillen scheinen künftig die Herren Fr. und Herkules Gnechi bearbeiten zu wollen. Jenes Bild, das an der Spitze des bezüglichen Artikels steht, dürfte aus einer deformierten Münze hergestellt sein, die sonst eine Umschrift und auf dem Revers einen Altar aufweist. Ein Exemplar dieser Münze, die wir als eine der ältesten und besten zu taxieren geneigt sind, findet sich in der Münzsammlung des Staatsarchives Luzern. (Eine Abbildung im Geschichtsfreund der V. Orte 1898.) Wir werden dann auch eine Besprechung der Prämienmedaille erwarten dürfen, die jeweilen im Collegium Helveticum ausgeteilt zu werden pflegte. Ein vergoldetes Stück dieser Art hängt an der gotischen Monstranz zu Sachseln und ein anderes Exemplar in Silber besitzt Hr. Nationalrat G. Muheim in Altdorf und das Stift Engelberg. (Eine Abbildung im obgenannten Geschichtsfreund.) Als man in Rom 1612 die Kirche San Carlo al Corso einweihte, ließ Paul V. zum Andenken ebenfalls eine Münze prägen. Auch der berühmte schweizerische Medailleur Hedlinger hat 1726 auf einem Jeton des Papstes Benedikt XIII. den hl. Karl verherrlicht. (Geschichtsfreund Bd. 39, S. 169.) Wir machen auf diese Punkte zum Voraus aufmerksam, damit die Schweiz in der neuen Publikation nicht etwa zu kurz komme, dürfen aber, gestützt auf das erste Probeheft, allen Freunden und Verehrern des großen Kirchenfürsten von Mailand dieses literarische Unternehmen bestens empfehlen.

E. Wyman.

Stauber Richard, Die Schedelsche Bibliothek. Ein Beitrag zur Geschichte der Ausbreitung der italienischen Renaissance, des deutschen Humanismus und der medizinischen Literatur. Nach dem Tode des Verfassers herausgegeben von Dr. Otto Hartig. Freiburg i. Br. 1908, Herder. (Bd. VI. Heft 2 und 3 der Studien und Darstellungen aus dem Gebiete der Geschichte, herausgegeben von Hermann Grauert).

Die Bibliothek des Nürnberger Arztes und Humanisten Hartmann Schedel, dessen Biographie hier ebenfalls geboten wird (1440-1514), in der Hauptsache in der Hofbibliothek München auch heute noch erhalten, ist ein Unikum. Sie enthält die bedeutendsten Vertreter der italienischen Renaissance wie des deutschen Humanismus in unerreichter Vollständigkeit, zum Teile handschriftlich, zum Teile in seltenen Wiegendrucken. Schedel widmet dem Verfasser des jeweiligen Werkes, besonders in den Druckbänden, kleine Biographien, zwar meist einem Schriftsteller entnommen, aber trotzdem interessant. Der Verfasser hat sich die Mühe gegeben, die Geschichte der Bibliothek zusammenzustellen, den ehemaligen und jetzigen Bestand der Schedelschen Bibliothek auszuscheiden und einen Überblick über die humanistischen Bestrebungen des Sammlers zu geben. In den Anlagen sind eine Anzahl Briefe und Originalakten wiedergegeben. Handschriften-, Schriftsteller- und Personenverzeichnis erhöhen die Brauchbarkeit des sehr verdienstlichen und äußerst zuverlässigen Buches.

Für die Schweiz kommt speziell in Betracht die Abschrift, welche Sch. 1501 von der Descriptio Germaniae des Ulmer Dominikaner Felix Fabri veranstaltete (vgl. die Ausgabe von H. Escher in Quellen zur Schweizer Geschichte VI, 1884). Auch die Opuscula des streitbaren Zürcher Chorherrn Felix Hemmerlin finden wir unter dem ehemaligen Bestand der Schedelschen Bibliothek und von dem Straßburger Humanisten Jakob Wimpfeling ein geschriebenes Gedicht über die Niederlage Karls des Kühnen von Burgund (abgedruckt im Anzeiger für Schweiz. Geschichte I, S. 315). Endlich ist in den Anlagen ein Reisebericht des Arztes Hieronymus Münzer von Feldkirchen abgedruckt, der in einem Schreiben vom 1. September 1494 über das Schlachtfeld von Murten folgendes berichtet : « Ad Mortonem prope Bernam dum venirem quo quam magnam mortis imaginem : locumque clade Caroli Burgundie ducis insignem vidi. Tanta est congeries ossium cesorum strage comportate : ut homini sane mentis stupor et quasi lippotomia suboriri videatur supraque fores sacelli hoc epigramma meo judicio satis rude insculptum est :

« Valeant qui vafrum campo pellere hostem
Agressi Karolum Burgundie lumen superbum :
Celicolas cantu martisque onerent aras
Victima dulci armorum qui novere vires:
Annorum fluxu milleno quadrigenoque
Junctis septaginta sex : quos Atlas volverat axe
Cesa hec corpora trux straverat hostium ensis. »

A. Büchi.

Dr. Franz Falk, Die Ehe am Ausgang des Mittelalters. Freiburg i. Br., 1908 XIV u. 96 S. 2 M. 60 Pf. In Erläuterungen und Ergänzungen zu Janssens Geschichte des deutschen Volkes, herausgegeben von Ludwig Pastor. VI. Bd. 4. Heft

Diese geschichtliche Untersuchung hat sich das bestimmte Ziel gesteckt : « darzulegen, wie Kirche und Volk zumal am Schlusse des Mittelalters über

die Ehe gedacht, aber auch zu welchen Folgen die Neuerungen des 16. Jahrhunderts geführt haben ». — Diese große und wichtige Frage, welche wie kaum eine zweite mitten ins Kulturleben eines Volkes hineinführt, weiß der Verfasser mit einer Untersuchung von 94 Seiten zu erledigen. Dabei haben seine Darlegungen den ausgesprochenen Zweck, die bekannten Behauptungen gewisser, besonders protestantischer, Kreise zu widerlegen, als ob die Kirche des Mittelalters dem Wert « der Ehe nicht gerecht geworden sei, die Ehe nicht nach Gebühr geachtet, sogar etwas Sündhaftes darin erblickt habe. » — Diese Anklagen sind allerdings so stark verbreitet und werden von so vielen Seiten erhoben, daß eine Untersuchung über diesen Gegenstand von katholischen Gelehrten sehr angebracht wäre. Der Verfasser redet nun im Verlauf seiner Untersuchung von der Ehrung der Brautleute durch die Kirche, von den Symbolen beim kirchlichen Eheabschluß, den bürgerlichen Vorrechten zu gunsten von Wöchnerinnen. Dann zieht er auch die Literatur des Mittelalters über die Ehe herbei, sowohl Ehestandsbücher, wie Lehr- und Erbauungsbücher, wie endlich auch Volksbücher. Dann fügt er noch die drei Kapitel hinzu über Brautausstattung, Verklärung (Madonnen-Ideal) und über die Ehe bei den Humanisten. Der Geschichtsforscher wird in dieser Untersuchung manch interessantes Material finden, das sich jedoch durch größere Herbeiziehung der alten Volksrechte (nicht bloß der Weistümer) und durch intensive Arbeit in den Archiven hätte erweitern und um kostbare Beiträge vermehren lassen. Die Frage hätte doch gewiß auch eine solche Behandlung verdient. Dadurch hätte sich naturgemäß auch eine ganz andere Bearbeitung ergeben, als sie vorliegt. In der uns vorliegenden Untersuchung ist der Stoff nur lose aneinandergereiht und mehr in der Form des Chronikstils zur Darstellung gekommen.

H.

P. A. Pidoux. Vie des saints de Franche-Comté. Volumes I et II, XXXIV-353 et XIV-346 pages. Lons-le-Saunier, A. Gey et L. Guy, 1908. Prix : 5 fr. le volume.

L'histoire de la Suisse occidentale est intimement liée à celle de la Franche-Comté. Les deux pays entrèrent ensemble dans l'empire romain ; ils furent envahis par les mêmes barbares ; ils eurent longtemps des destinées communes. Un livre sur les saints francs-comtois nous intéresse donc sous plus d'un rapport. L'ouvrage que nous annonçons a pour base le recueil composé, il y a plus d'un demi-siècle, par les professeurs du collège Saint-François Xavier de Besançon. Il a pour but de le rajeunir, de le compléter et de le corriger. Quiconque désire que l'histoire de l'Eglise, et notamment celle des hommes qui l'illustrèrent davantage, soit mieux connue, ne peut qu'applaudir à une entreprise de ce genre. Les deux premiers volumes — il y en aura quatre — que nous venons de parcourir sont de bons livres, et qui feront du bien.

S'il fallait juger seulement une œuvre historique d'après la sympathie qu'inspire son auteur ou d'après les intentions qui l'animent, nous dirions

que la *Vie des saints de Franche-Comté* est un livre parfait. Mais pour que les publications hagiographiques atteignent vraiment leur but, nous ne nous lasserons jamais de le dire, dussions-nous être mal jugés par ceux qui nous comprennent mal, il faut deux choses essentielles : la critique et la piété. La critique ordonne de s'en tenir à la stricte vérité, d'élaguer rigoureusement de toute vie de saint les détails insuffisamment démontrés, selon cette parole d'un ancien que Léon XIII a faite sienne : « Ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat. » La piété rend profitables les exemples de ces hommes de bien et fait naître chez le lecteur le désir de les imiter. Ces deux qualités, loin de s'exclure, se complètent, et peuvent même se fortifier mutuellement. Mais il ne faut jamais que l'une prenne sur l'autre un ascendant illégitime.

Ce que nous pourrions précisément reprocher à M. Pidoux, c'est de n'avoir pas assez tenu compte, lui, archiviste-paléographe, des règles sévères de l'histoire, encore que son livre pèche moins par ce côté que beaucoup d'autres du même genre. Il a mis en tête de son ouvrage une lettre-préface du T. R. P. Désiré des Planches, dont nous ne comprenons pas bien l'utilité. L'enthousiasme qui anime le pieux Franciscain l'a emporté plus d'une fois au delà de la stricte vérité. Par exemple, il se plaint que « les saints semblent manquer à présent (p. XIV) ». Nous ne saurions être de son avis. Si nous appelons saints ceux qui pratiquent la vertu dans la perfection, nous devons dire qu'il y en a encore, en Franche-Comté comme ailleurs. Plus loin (p. XV et XVI), il hasarde cette curieuse affirmation, qu'il suffit de lire une vie de saint pour devenir un saint. Ce sont là des exagérations qui déconcertent. L'esprit scientifique apparaît dans le corps du livre plus que dans cette préface ; mais il aurait pu se manifester davantage encore sans nuire le moins du monde au but d'édification que l'auteur se proposait.

Bornons-nous à quelques remarques au sujet des saints qui touchent de plus près à la Suisse. Une notice est consacrée à saint Théodule, évêque de Sion (t. I, p. 254-266). On y retrouve toute la légende du Théodule contemporain de Charlemagne. Il y a longtemps que les Bollandistes, les Bénédictins du *Gallia christiana*, l'abbé Gremaud, le chanoine Grenat, et *tutti quanti*, ecclésiastiques pieux, qui n'avaient aucun intérêt à nier l'existence des saints, ont démontré péremptoirement que ce Théodule imaginaire est un simple doublet du grand saint Théodore ou Théodule du IV^{me} siècle. Il faudrait une bonne fois renoncer à cette légende au lieu de la maintenir, sous couleur d'éviter le scandale des simples. Nous ne voyons pas comment on favorise la piété en perpétuant une bâve du temps passé.

Pour d'autres personnages, il y aurait bien des détails à relever. Dans le tome I^{er}, p. 13, on lit à propos de Gundioc, roi de Burgondie : « C'est lui qui fonde, avec sa femme Sédelabe (*sic*) l'église Saint-Victor de Genève. » Nous savons par Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* II, 28, et par la chronique du pseudo-Frédégaire, III, 17, que Sédelabe (Sideleuba, Saedeleuba), la fondatrice de Saint-Victor, n'était pas la femme de Gundioc, mais sa petite-fille, et qu'elle se fit religieuse, tandis que sa sœur Clotilde épousa le roi des Francs, Clovis. Quant aux saints de Luxeuil, dont la vie, due à M. Poinsotte, l'un des collaborateurs de M. Pidoux, nous paraît assez soi-

gneusement composée, on pourrait aussi rectifier quelques inexactitudes. Il n'est pas vrai que l'ancienne abbaye de Disentis soit maintenant une école professionnelle (t. II, p. 154) ; c'est encore une abbaye, seulement les religieux, comme presque tous les Bénédictins, y ont des élèves. Il n'est pas tout à fait juste que Gall et Ursanne aient fondé en Suisse des abbayes de leur Ordre (t. II, p. 168). C'est sur leur tombeau que l'on a fondé, plus tard, les établissements qui portent leur nom.

Nous citons ces détails au hasard ; ils pourraient être multipliés. En fin de compte, la nouvelle *Vie des saints de Franche-Comté*, bien que sérieusement écrite et d'un réel intérêt, aurait eu plus de valeur si ses auteurs avaient été un peu plus sévères dans la critique et l'emploi des sources. Ont-ils craint que la piété n'y perdit ? Nous pensons qu'elle y aurait beaucoup gagné.

Parmi les illustrations, qui toutes ont un caractère documentaire, nous en signalerons une particulièrement intéressante, c'est celle de la page 172, du tome I^{er}, qui représente la chapelle et la châsse de saint Claude au XV^{me} siècle.

M. Besson.

Dr. Karl Weinmann, Karl Proske, der Restaurator der klassischen Kirchenmusik (*Sammlung Kirchenmusik, herausgegeben von Dr. K. Weinmann. I.*) Verlag von Fr. Pustet in Regensburg, 1909. 135 S. Preis 1 Mk.

Die um die katholische Kirchenmusik hochverdiente Regensburger Firma eröffnet mit vorliegendem Bändchen eine Serie kurzgefaßter und billiger Handbücher, die alle Gebiete kirchenmusikalischer Arbeit in einer dem heutigen Stande der Forschung entsprechenden Form einem möglichst großen Kreise von Lesern nahebringen soll. Praktisch-handlicher Charakter, wissenschaftliche Korrektheit, prägnante Kürze und lebensvolle populäre Darstellung sollen die Haupteigenschaften der Sammlung bilden. Das neue, zeitgemäße Unternehmen unterliegt der Leitung einer jüngern Kraft, des Regensburger Stiftskapellmeisters Dr. Weinmann, der sich seit einigen Jahren mit trefflichen Arbeiten auch am wissenschaftlichen Betriebe der Kirchenmusik beteiligt und mit Eifer bemüht ist, der Donaustadt eine führende Stellung auch in den gelehrten Disziplinen kirchlicher Musik zu erobern. Als Mitarbeiter sind tüchtige Forscher und Praktiker gewonnen : Dr. Mathias in Straßburg, Prof. Kroyer in München, Prof. Riemann in Leipzig, Domkapellmeister Engelhart in Regensburg u. a..

Es war ein glücklicher Gedanke, an die Spitze eine populäre Biographie des Mannes zu stellen, welcher der kirchenmusikalischen Reform in Deutschland die Richtung gegeben hat. Der Herausgeber der Sammlung übernahm diese Aufgabe und hat sie aufs beste gelöst. Mit einfachen, aber warmen Worten zeichnet er die edle Gestalt des Kanonikus Proske, sein Leben und sein Wirken im Dienste einer idealen Sache, und damit die Jugendzeit der Restauration des klassischen A cappellaстиles in Deutschland. Neben gedrucktem Material konnte er unveröffentlichte Quellen benutzen,

insbesondere den Nachlaß Proskes selbst, und so übertrifft seine Schrift ihre Vorgänger an Genauigkeit und aktenmäßiger Begründung. Möge der Verfasser, der vor kurzem zum Bibliothekar der Proskeschen Bibliothek ernannt wurde, nun in Bälde eine Fortsetzung des Bändchens bescheren, den von allen Freunden musikgeschichtlicher Forschung längst ersehnten Katalog der ihm nunmehr unterstellten Bücherei !

P. Wagner.

C. Blume, S. J., Der Cursus s. Benedicti Nursini und die liturgischen Hymnen des 6-9. Jahrhunderts in ihrer Beziehung zu den Sonntags- und Ferialhymnen unseres Breviers. Eine hymnologisch-liturgische Studie auf Grund handschriftlichen Quellenmaterials. 134 S. 8°. Leipzig, Reisland, 1908.

Le R. P. Blume, qui s'est fait de l'hymnologie une spécialité, publie le 3^{me} fasc. de sa collection *Hymnologische Beiträge*. C'est un petit volume fort intéressant, et d'ailleurs sérieusement documenté, dont voici les conclusions principales. En étudiant les sources anciennes, notamment la Règle de Saint-Benoît, les écrits de saint Césaire et de saint Aurélien d'Arles, on se convainc que l'hymnaire en usage jusque vers la fin du IX^{me} siècle remonte en grande partie soit au temps de saint Benoît, soit même à une époque antérieure. Un peu avant 900, l'ancien hymnaire est supplanté par un autre, de provenance irlandaise, et que nous conservons encore dans notre bréviaire. Le rapprochement qui s'impose entre ce changement et les réformes liturgiques d'Alcuin et d'Amalaire, et que l'auteur signale en passant, soulève des questions intéressantes et difficiles.

Les *Hymni communes de tempore* appartenant à la première période liturgique — exception faite des hymnes de saint Ambroise — sont publiés avec indication des manuscrits et des variantes, à la fin du volume.

M. B.

Dr. Ad. Rösch : Das religiöse Leben in Hohenzollern unter dem Einfluß des Wessenbergianismus, 1800-1850. Köln, Bachem, 1908.

Gleich einleitend fühlen wir uns gedrängt, dem Verfasser für die treffliche, außerordentlich wert- und verdienstvolle Untersuchung aufrichtig zu danken, die er uns in dieser neuesten Arbeit geboten hat. Wir stimmen dem Verfasser aus innigster Überzeugung bei, wenn er in den ersten Zeilen seiner Monographie bemerkt : « Die Erfolge der sogenannten Aufklärung im allgemeinen und des Wessenbergianismus im besondern seien wissenschaftlich noch lange nicht genügend gewürdigt. » Der Rezensent hat sich selbst auch eingehender mit der Person Wessenbergs und seinen Reformen beschäftigt, darüber archivalische Studien gemacht, deren Ergebnisse er im Laufe der kommenden Monate zu veröffentlichen hofft, und er ist zu der gleichen Ansicht gekommen, wie sie Dr. Rösch oben ausgesprochen hat, nämlich daß der Wessenbergianismus noch in keiner Weise bekannt ist.

Was die Persönlichkeit Wessenbergs anbetrifft, so sind die über ihn erschienenen Biographien nicht genügend. Sie werden der geistigen Bedeutung dieses außerordentlich begabten und hervorragend in die Zeitgeschichte eingreifenden Mannes nicht gerecht. Sie erfassen ihn und sein Wirken nur an der Oberfläche und dringen nicht in die Tiefe. Man hat nun dem Verfasser der vorliegenden Arbeit über den Wessenbergianismus in Hohenzollern den Vorwurf gemacht, daß er sich auf ein viel zu eng begrenztes Gebiet — auf das kleine Fürstentum Hohenzollern-Sigmaringen — beschränkte. Allein wer Wessenberg und seinen Reformen jemals näher getreten ist, wird einen solchen Vorwurf als durchaus unbegründet bezeichnen müssen. Will man allmählig dieses Thema erschöpfend behandeln und seine bis jetzt noch nicht völlig erkannte Bedeutung für die Entwicklung der Kirchengeschichte Deutschlands herausarbeiten, so muß man mit solchen kleinen Einzeluntersuchungen beginnen. Aus ihnen läßt sich dann später ein richtiges Bild des Konstanzer Generalvikars und seiner Reformen zusammenstellen, das auf Gründlichkeit und Vollständigkeit Anspruch erheben kann. Möchten nur diese Einzeluntersuchungen nach einer gleich trefflichen Methode bearbeitet und gleich wissenschaftlich durchgeführt werden wie die vorliegende Arbeit. In den 137 Seiten hat der Verfasser ein gewaltiges Material aus allen möglichen Archiven verarbeitet, ein Material, das ganz aus den originärsten Quellen geschöpft ist, also fast ausschließlich Neues und zwar hochinteressantes Neue bietet. Wenn man auch den Geist der wessenbergischen Reformen kennt, so sind sie im Einzelnen, in der Art ihrer Durchführung, in ihrem Gegensatz zu den früheren Verhältnissen und besonders auch in ihren Wirkungen auf das religiöse und sittliche Leben des Volkes nahezu unbekannt. Die vorliegende Arbeit schafft nun Klarheit und gibt Licht über all diese Dinge, die sich wohl auf ein räumlich kleines Gebiet beziehen, aber doch geradezu typisch sind für den ganzen reichsdeutschen Teil der Konstanzerdiözese. Ein anderes Bild weist freilich der Wessenbergianismus auf in der Schweiz, da er hier viel reichere Gestaltungsformen und Abstufungen annehmen mußte infolge unserer stattlich und kirchlich so hererogenen Verhältnisse.

Auf einzelnes eingehend, erlauben wir uns die Bemerkung, daß Wessenberg erst 1802 das Generalvikariat in Konstanz angetreten hat und nicht schon 1800, wie auf Seite 4 gesagt wird. Diese Verwechslung ist zwar sehr leicht begreiflich, weil Dalberg Wessenberg schon 1800 das Generalvikariat förmlich antrug. Die Übernahme des Amtes durch Wessenberg verzögerte sich aber bis 1802 und müßte also der Beginn der Aufklärung für die Diözese Konstanz in *dieses Jahr* verlegt werden (Seite 5). Eine ganz vorzügliche Charakterisierung der Zustände, die damit eingeleitet worden sind, gibt der Verfasser, wenn er schreibt: « Mit der Ernennung Wessenbergs zum Generalvikar von Konstanz wurde die religiöse Aufklärung in dieser Diözese *offizielles kirchliches System.* » Diese Bemerkung beweist, daß der Verfasser die historischen Ereignisse vollkommen richtig erfaßt hat und daß er sie auch trefflich zu beurteilen versteht. Man könnte dafür in der Tat kein besseres, kürzeres und zutreffenderes Wort finden. Ein Priester mit altkirchlichem Sinn stand damals in geradem Gegensatz und offenem

Widerspruch mit seinen kirchlichen Vorgesetzten, die bewußt darauf ausgingen, eine religiöse Aufklärung zu verbreiten. Was freilich Wessenberg beabsichtigte, wie weit er gehen wollte und was für theologischen und im einzelnen dogmatischen Anschauungen er huldigte, das läßt sich schwer sagen.

Der Verfasser der vorliegenden Untersuchung ist zweifellos mit uns einig, wenn wir behaupten, die Anschauungen Wessenbergs über Fragen des Dogmas lassen sich kaum jemals feststellen. Wessenberg war Gegner der Kantschen und Schelling'schen Philosophie und der Scholastik, des Unglaubens und des Glaubens der Kirche ; sein dogmatisches Bekenntnis lag irgendwo in der Mitte zwischen diesen Gegensätzen. Ob Wessenberg an die Gottheit Christi im Altarsakramente geglaubt hat, um einen konkreten dogmatischen Gegenstand herauszunehmen — wer wagte das zu verneinen oder zu bejahen ? — Wessenberg ist vielleicht in seinem Verhalten gegenüber dem Dogma der Kirche ein Nachfolger der Jansenisten und ein Vorbild modernster Theologen. Wessenberg hat sich nie klar, deutlich, unmißverständlich und rückhaltlos zur Lehre der Kirche bekannt, aber ebenso wenig sie auch in irgendwelcher Form abgelehnt. Das ist sicher, daß er dem Entwicklungsgedanken religiöser Vorstellungen einen außerordentlich hohen Wert beilegte. Es läßt sich leicht denken, was Wessenberg mit den Worten sagen wollte, daß es der Zeit müsse überlassen werden, das Volk allmählig zu « reinern religiösen Vorstellungen zu führen. » Es genügte ihm einstweilen, einen entwicklungsfähigen Samen seiner religiösen Ideen ausgestreut zu haben, von der Zukunft hoffte er das übrige. Darum erscheint Wessenberg nie als Stürmer, als leidenschaftlicher Revolutionär, als urteilloser Neuerer ; er bleibt immer ruhig, maßvoll, zielbewußt ; er stellt über alles die Liebe, die Friedfertigkeit, die Mäßigung. In seinem Erlaß redet er oft die Sprache eines erleuchteten Kirchenvaters und führt er den warmen Ton evangelischer Milde. Auch der Verfasser dieser hier vorliegenden Arbeit ist weit entfernt, Wessenberg dabei alle Überzeugung absprechen zu wollen, obwohl bemühte irrgläubige Absicht dabei auch vorhanden war. Aber trotz alldem muß gesagt werden, daß Wessenberg ein Mann der Phrase war, wie es damals eben zum guten Ton gehörte und daß er mit schönen, klangvollen Worten bewußterweise darauf ausging, die kirchlich gesinnten Kreise über die eigentlichen und letzten Ziele seiner Bestrebungen zu täuschen. Wessenberg wußte genau, was er wollte und das, was er wollte, war leider nur in wenigen Fällen ein wahrer Vorteil für die Kirche. Man lese einmal die von Luginbühl veröffentlichten Korrespondenzen des helvetischen Ministers Stapfer ; es macht einen merkwürdigen Eindruck, wenn Wessenberg durch die Vermittlung der aufgeklärten Protestanten Stapfer und Usteri im Jahre 1823 eine anonyme Schrift über die katholische Kirche in den Druck gibt. Vielleicht steht Wessenberg auch der von Rösch zitierten Schrift (siehe Seite 20) nahe. Die literarische Tätigkeit Wessenbergs ist noch in keiner Weise klargestellt, aber sie war ebenso umfassend, vielseitig und rastlos wie sein anderes Wirken.

Zwei Tatsachen gehen aus Röschs Untersuchungen hervor. Die eine Tatsache besteht darin, daß vor der Revolution fast durchweg sehr gün-

stige religiöse und sittliche Zustände vorlagen. Die Versittlichung, Veredelung, religiöse Durchbildung des Volkes, welche die Aufklärer als ein dringendes Bedürfnis darstellten, das alles waren leere, hohle Redensarten, berechnet, das Volk zu täuschen und unter solchen Vorwänden den Unglauben in der Form der Aufklärung bei ihm einzuführen. Durch eine seit den Tagen der Gegenreformation ununterbrochen fortwirkende ausgezeichnete Seelsorge war das Volk auf eine hohe Stufe der Religiosität und Sittlichkeit geführt worden (S. 40, 133), so daß das Volk nie den neuen Ideen zugänglich gewesen wäre, hätte nicht die Geistlichkeit von oben her dazu angeleitet, sie ihm beigebracht. Das Volk litt schwer unter seinen im Glauben irre gewordenen Seelsorgern. (S. 76, 77, 89.)

Die zweite Tatsache, die aus der vorliegenden Arbeit hervorgeht, ist eine für die Aufklärung höchst beschämende. Die Aufklärung, die durch die Lande zog, den Mund überfließend vom Lob der Tugend und alles Guten und Edeln, welche den Zweck aller Religion lediglich in die Sittlichkeit verlegte, hat eine Periode der bedenklichsten Sittenlosigkeit heraufgeführt, hat den Zerfall aller Zucht und guten Sitte eingeleitet und das Volk der Sittenstrenge und Ehrbarkeit der alten Zeit beraubt. Das weist der Verfasser selbst ziffernmäßig und statistisch nach. Das Ergebnis seiner Untersuchung lautet : « Die zunehmende Unsittlichkeit in allen Gemeinden, « gut und schlecht situierten, steht also im engsten Zusammenhang mit den « Reformen » auf religiösem Gebiet. » (S. 134.) Dieses Ergebnis dürfte nur sehr wenig ermutigend sein für eine Wiederholung des gleichen Experimentes — das ist die Lehre der Geschichte über die Reformen Wessenbergs.

Wir schließen die etwas lang gewordene, aber in Rücksicht auf Zeitsströmungen mit Absicht so ausführlich gehaltene Besprechung mit dem Wunsche, das gediegene Werk möge seine vielen Leser und Freunde — und auch Nachahmer finden. Möchten doch noch mehrere solcher Untersuchungen über den Wessenbergianismus geschrieben werden, nach der gleich ausgezeichneten wissenschaftlichen Methode wie die vorliegende Arbeit — das wäre nicht bloß ein großer Nutzen für die Geschichte, sondern auch für die religiösen Interessen unserer Heimat.

H.

